

Études littéraires africaines

Couto et le Mozambique : littérature métisse, littérature nationale ? Entretien avec Virgílio de Lemos

Thierry Perret



Numéro 25, 2008

Autour de Mia Couto

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035229ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035229ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Perret, T. (2008). Couto et le Mozambique : littérature métisse, littérature nationale ? Entretien avec Virgílio de Lemos. *Études littéraires africaines*, (25), 56–60. <https://doi.org/10.7202/1035229ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

COUTO ET LE MOZAMBIQUE : LITTÉRATURE MÉTISSE, LITTÉRATURE NATIONALE ? ENTRETIEN AVEC VIRGÍLIO DE LEMOS

Né en 1929 sur l'île d'Ibo, au nord du Mozambique, Virgílio de Lemos a fait partie du groupe d'écrivains qui, avec Noémia de Sousa, José Craveirinha, Fonseca Amaral ou Rui Knopfli, a jeté les bases de la littérature moderne du Mozambique ; il a notamment joué un rôle dans l'émancipation, dans les années 1950-60, d'une poésie conçue à l'époque comme une des armes de la lutte menée par les intellectuels progressistes contre l'ordre colonial, en même temps qu'elle portait une revendication sociale et identitaire. Emprisonné par le régime salazariste pendant quatorze mois en 1961-62, il prend comme beaucoup d'autres le chemin de l'exil et s'installe en France où il poursuit une double activité d'écrivain et de journaliste : il rejoint au milieu des années 1970 la rédaction en portugais de Radio France Internationale et collabore à la radio portugaise et à plusieurs publications de Lisbonne, dont l'hebdomadaire *Expresso*, puis à partir des années 1980 au *Jornal de Letras*. Participant à la vie littéraire internationale, il se lie à Michel Leiris, José Luis Borges ou encore Joyce Mansour, est proche également à Paris du groupe de *Présence africaine* et fréquente Aimé Césaire et Léon Gontran Damas ; au Portugal il devient l'ami de quelques grandes figures de la scène artistique, de Vieira da Silva ou Lidia Jorge à Eugénio de Andrade et José Gil et gagne l'estime et l'intérêt de nombreux universitaires lusophones, du Portugal au Brésil. Installé depuis quelques années en Bretagne, Virgílio de Lemos écrit en français depuis 1967 et ne cessera plus de composer dans les deux langues¹.

– Comment caractériseriez-vous, pour une première approche, l'œuvre de Mia Couto ?
– On peut l'inscrire dans le réalisme fantastique, en prenant pour repère le baroque esthétique latino-américain. Son livre, un des plus lus, *La Véranda au frangipanier*, plutôt qu'un roman se présente comme un recueil de nouvelles où il montre son art de marier les histoires de la tradition, une tradition issue des régions du Mozambique. Il s'agit pour lui de porter témoignage d'une mémoire collective, au travers de récits fantastiques contés dans la veine du « réel merveilleux », à la Garcia Marquez – et n'oublions pas le Brésilien Guimarães Rosa ou encore un autre Mozambicain de la diaspora, moins connu, Ascêncio de Freitas, qui a écrit *Ontem era Madrugada* et *Raiva passa por cima Fica engrossar Um silêncio* : c'est un romancier d'un immense talent, très novateur, qui déjà avant Mia Couto avait ouvert la voie d'une langue

¹ Œuvres de Virgílio de Lemos :

Poemas do tempo presente. Lourenço Marquês : 1960.

Objet à trouver. Paris : La Différence, 1988, 127 p.

L'Obscène Pensée d'Alice. Paris : La Différence, 1989, 94 p.

L'Aveugle et l'absurde. Paris : La Différence, 1990.

Negra Azul. Maputo : Instituto Camões - Centro Cultural Português, 1999.

Ilha de Moçambique (a língua é o exílio do que sonhas). Maputo : Associação Moçambicana de Língua Portuguesa (Amolp), 1999.

Para fazer um mar. Lisboa : Instituto Camões, 2001, 119 p.

Lisboa, oculto amor. Coimbra : Minerva Editora, 2004.

singulière, d'un nouveau langage. Je me souviens d'un article du *Magazine littéraire* où un critique parlait de la grande puissance d'évocation, dans une dimension à la fois poétique et drôle, d'une littérature métisse dont Mia Couto serait l'un des plus brillants représentants. Si l'on observe maintenant l'évolution de son œuvre, je me pose une question : arrivera-t-il par le roman à atteindre sa propre voie existentielle, alors que l'auteur me semble beaucoup mieux naviguer entre le conte et la chronique, où il a recours à la métaphore pour créer un langage nouveau.

— *Essayons de situer l'écrivain dans son environnement littéraire. On sait que l'expression poétique est majeure dans un pays comme le Mozambique. Vous-même avez fait partie, dans les années 1950-1960, de la vague des écrivains qui ont fondé la poésie moderne mozambicaine. Ce fut une période cruciale, à laquelle les chercheurs s'intéressent spécialement. Pourquoi ?*

— C'est le cas des chercheurs brésiliens – moins des Portugais, ou encore de quelques chercheurs italiens et même de certains Français. Leur intérêt pour cette période est compréhensible : c'est là en réalité que naît la littérature du Mozambique, alors qu'on est encore sous le régime colonial, avec des poètes qui ont marqué leur temps : Rui Knopfli, José Craveirinha, Fonseca Amaral, Glória de Sant'Anna, Rui Guerra, etc., et même Fernando Couto, le propre père de Mia Couto. Il faudrait évoquer aussi tout le mouvement de création qui a émergé à l'époque, avec des peintres, des musiciens, des cinéastes, beaucoup d'entre eux partis se former à l'étranger, au Portugal, en France ou dans les pays anglo-saxons... Signalons à ce propos que le Mozambique est aussi, en quelque sorte, un pays de langue anglaise, entouré de pays où l'on parle anglais. L'anglais y a donc joué un rôle important. Il nous a ouvert la porte d'auteurs tels que Shakespeare, T.S. Eliot, Walt Whitman, Ezra Pound, Faulkner, Auden, etc. La littérature anglo-saxonne a élargi pour nous le champ des métaphores, et souligné le rôle du fantastique chez les très grands romanciers².

— *Il y a donc une grande ouverture, à l'époque, sur le monde. Et les écrivains de cette génération sont-ils des écrivains engagés ?*

— C'était le temps de la colonisation, d'une colonisation pure et dure, où l'on pratiquait le travail forcé dans les plantations, où les gens allaient travailler dans les mines, qui déniait aux Africains, aux travailleurs africains, le droit à l'expression. Notre grand combat, je parle du début des années 50, c'était contre ce colonialisme, contre la politique de Salazar. Nous étions très critiques, et en même temps – jusqu'à la fin des années 50 – on pensait que grâce à la pression internationale les choses pourraient changer, qu'il y aurait une ouverture et la reconnaissance des droits fondamentaux de la majorité noire. C'est le contraire qui s'est produit. Les vents du changement ont suscité la création du mouvement de libération, avec l'appui de l'Union soviétique, et les choses se sont compliquées. Au lieu d'une évolution graduelle vers l'autonomie, le régime a commencé à réprimer et mettre les gens en prison. En octobre 1961, j'étais dans une prison où il y avait plus de 400 détenus politiques, dits « terroristes ».

² Virgílio de Lemos a lui-même étudié en Afrique du Sud, notamment à Durban.

– *Hormis ce climat de contestation, quelle était la physionomie de cette littérature moderne ?*

– Dans ma génération, comme je l’ai indiqué, les poètes se sont ouverts à toutes sortes d’influences. On pouvait se tourner, comme au Portugal dans les milieux de gauche, vers une poésie engagée, mais on se nourrissait aussi du surréalisme, de la poésie anglaise, de la poésie concrétiste brésilienne, ou encore des courants littéraires venus d’Orient. C’est ainsi qu’on a pu créer une poésie de la modernité, baignant dans un engagement politique, mais avec une visée plus haute, morale, humaine.

– *Cette effervescence, un Mia Couto a pu en subir l’influence ?*

– Notamment par son père, qui était un homme de gauche et fut un écrivain très lié au néoréalisme portugais. Beira, où il est né, était la deuxième ville du pays, où parvenaient tout comme à Lourenco Marques les publications étrangères. Au départ, il a surtout été influencé par des poètes portugais comme Alexandre O Neill, Antonio Ramos Rosa, ou certains poètes du passé comme Camoëns ou Fernando Pessoa. Bien sûr, il était plus jeune. Lorsqu’il était étudiant, il a connu l’indépendance et l’implantation du régime du Frelimo. On l’a nommé directeur du journal *Noticias*. En faisant des reportages dans le pays, il a pu être en contact avec les populations, avec leurs traditions orales, plus tard utilisées dans ses contes, ses nouvelles ou ses romans.

– *Comment évaluer l’activité littéraire aujourd’hui, au Mozambique ? Y a-t-il, d’ailleurs, une véritable scène littéraire ?*

– Une scène littéraire, je dirais non. J’ai en tout cas une réticence à utiliser ce terme. D’autant que les écrivains, comme les autres artistes, comme les musiciens, sont obligés de se débrouiller par eux-mêmes, sans attendre l’aide des autorités. Et puis, dans un pays où il n’y a pas une école dans chaque village, je doute que les choses se passeront si vite... Le régime issu de l’indépendance a voulu tout contrôler, mais les littératures ne naissent pas des mots d’ordre dictés par un régime. Rappelons que Mia Couto, pour le citer, n’a publié son premier livre que dans les années 80. Et ce qui compte, c’est aussi le passé littéraire, la formation des intellectuels. Nous sommes assez loin d’une littérature constituée, avec l’absence d’une vraie critique indépendante, d’un domaine significatif de l’essai, tandis que le champ romanesque, à mon avis, tarde à s’affirmer. Rares sont d’ailleurs dans la lusophonie les très grands écrivains ; on a quelques cas : Rui Duarte, ou José Eduardo Agualusa, en Angola. Ou encore quelqu’un comme Castro Soromenho, qui a publié avant l’indépendance des livres traduits en français, comme *Terra Morta* ou *Virage*.

– *Est-ce qu’on peut parler d’un problème racial au Mozambique ? Et si oui, cela constitue-t-il une difficulté dans le champ littéraire ?*

– Il y a eu un racisme dans le temps colonial, c’est certain. Après l’indépendance, les différents régimes ont voulu utiliser le portugais comme langue véhiculaire, au détriment des langues africaines. C’était pour mieux dominer la situation, pour imposer un système économique productiviste et, disaient-ils, pour « créer un homme nouveau ». Ils ont souhaité donner des gages à la population africaine, et éloigner par exemple les Indiens, ou les mulâtres, de la fonction publique, en privilégiant les Noirs même lorsque ceux-ci n’étaient pas en capacité de prendre les postes. Il y a eu pourtant après l’indépendance

de nombreux ministres européens. Quand une délégation arrivait à l'étranger, ils avaient des difficultés à expliquer que ces Blancs étaient avec le régime...

Au plan littéraire, les écrivains devaient adhérer au système. Samora Machel a été obligé de respecter un grand poète comme José Craveirinha (qui était mulâtre), mais celui-ci était proche du parti unique. L'édition était sous le contrôle du régime, ce qui a poussé des écrivains à essayer de conquérir le marché portugais.

Il y a donc eu ce nationalisme poussé à l'excès, où tout remontait au parti, qui fut un carcan intolérable et plutôt étouffant pour la créativité et l'innovation, lesquelles ont besoin pour s'épanouir d'un climat de liberté. Et d'un environnement propice à une modernité qui soit en rupture avec la tradition et le colonialisme, mais aussi tournée vers l'avenir, ouverte à tous les courants philosophiques, à l'histoire, aux questionnements et aux remises en cause, et pouvant accoucher d'une nouvelle identité.

– *Quelle est la position de Mia Couto dans ce contexte ?*

– Ce serait à lui de répondre. À mon avis, dès le départ, il n'a pas voulu avoir de problèmes. Avait-il le choix ? Il veut continuer à vivre au Mozambique, à y travailler et continuer d'enseigner à l'Université. Et pour cela il faut être du côté du régime. Le Frelimo a instauré un système très dur. Les premiers temps, naturellement, il y a eu l'exaltation de la libération, on pouvait comprendre que tout le monde adhère. Mais après ? Certes, il y a eu la guerre civile, et les populations ont souhaité connaître enfin la paix. Les Mozambicains sont aujourd'hui très sages... Et les écrivains ne font pas de vagues. Un auteur, cependant, attire aujourd'hui mon attention : il s'appelle João Paulo Borges Coelho. C'est le seul qui ne colle pas au régime. Son roman *Crónica da Rua 513.2*, publié au Portugal, témoigne d'une grande liberté, on y trouve une vraie respiration.

– *Quelques mots sur votre travail : vous écrivez aussi bien en français qu'en portugais. Est-ce une position difficile à tenir ?*

– Pour moi c'est un peu délicat, et jusqu'à présent je ne suis pas reconnu comme un poète francophone. On m'étudie surtout comme un auteur mozambicain de langue portugaise. Mais je suis contre l'inscription d'un écrivain dans la scène littéraire d'un pays ou d'un autre. Le problème, c'est de dominer la langue, et de pouvoir inquiéter ou surprendre le lecteur. On peut prendre un exemple : celui d'Henning Mankel³. Est-il un écrivain mozambicain, anglais ou suédois (il circule entre le Mozambique, l'Afrique du Sud et la Suède) ? Est-il un auteur de romans policiers ou simplement un grand romancier contemporain ? Dans son dernier livre, *Profondeurs*, la mer sauvage, c'est la Baltique, qui remplace ici l'Océan Indien... Je me souviens, pour revenir à Mia Couto, être intervenu il y a quelques années à l'Université de Minais Gerais, au Brésil, où j'ai parlé de son œuvre. Mais j'ai tenu à l'inscrire dans une approche comparatiste. J'avais présenté Mia Couto à côté de l'œuvre

³ Le Suédois Henning Mankell, que ses polars ont rendu célèbre, est aussi auteur de théâtre. Depuis 1996, il dirige à Maputo (où il vit en alternance depuis 1985) le *Teatro Avenida*, seule troupe professionnelle de théâtre du pays.

de Guimarães Rosa et de celle de James Joyce, ceci à propos de la difficulté de création d'une langue nouvelle. Mon objectif était de proposer aux chercheurs d'explorer de telles œuvres en montrant ce qui les lie, c'est-à-dire d'essayer d'élargir la perspective dans une démarche universaliste. C'est une attitude qui peut amener à desserrer le carcan des littératures dites nationales. Il faudrait, dans cet ordre d'idée, que les écrivains mozambicains cessent de penser que tout a commencé à zéro avec le Frelimo ! On devrait sortir du « pacte », que je considère comme néfaste, du nationalisme à outrance comme au Mozambique ou en Angola.

■ Propos recueillis par Thierry PERRET